



Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Pierre-Jean David d'Angers, *Lettre sur les arts*, 1839

DOI : 10.4000/books.inha.5354

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Lieu d'édition : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Sources

ISBN électronique : 9782917902868



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Pierre-Jean David d'Angers, *Lettre sur les arts*, 1839 In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 11 janvier 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/5354>>. ISBN : 9782917902868. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.5354>.

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Pierre-Jean David d'Angers, *Lettre sur les arts*, 1839

Introduction par Neil McWilliam

Au cours des années 1830, le sculpteur Pierre-Jean David d'Angers (1788-1856) s'impose comme l'un des rares artistes de l'époque qui réussit à traduire ses convictions politiques en œuvres d'art engagées. Sa pratique de sculpteur privilégie les monuments publics, les bustes et les médaillons – formes qu'il exploite pour promouvoir le culte des « grands hommes », ces bienfaiteurs de l'humanité dans lesquels David voit des exemples capables de moraliser les masses et d'accroître le progrès collectif. Malgré quelques compromis au début de sa carrière, David s'enorgueillit de refuser des commandes qui vont à l'encontre de ses convictions personnelles et de tenir tête aux autorités publiques qui essaient d'exploiter son art à des fins politiquement suspectes. Deux ans avant la publication de sa « Lettre », David défie le gouvernement en refusant de modifier la sélection de personnalités historiques choisies pour décorer le fronton du Panthéon à Paris. Sa victoire dans cette confrontation confirme la réputation de David comme artiste de convictions, mais cette réputation lui coûte cher en commandes perdues et en ostracisme par la direction des beaux-arts.

La « Lettre sur les arts » paraît dans une revue d'opposition fondée par le républicain Louis Blanc. Écrite pendant un séjour dans le midi entamé au printemps 1838 et qui prit fin avec l'inauguration à Béziers en octobre d'une statue en hommage à l'ingénieur Pierre-Paul Riquet, elle exprime les convictions démocratiques du sculpteur et leurs conséquences esthétiques. À l'instar d'autres artistes et critiques liés à l'opposition, David est soucieux de réfuter l'idée chère aux conservateurs qu'un régime républicain favoriserait des valeurs matérialistes et utilitaires aux dépens des arts. Pour David, la distribution inéquitable du pouvoir subordonne l'artiste aux caprices d'une minorité privilégiée et égoïste ; une république, par contre, libère l'artiste, dirige ses efforts vers le peuple, et lui donne « les moyens de rendre l'homme meilleur et par conséquent plus heureux ». Ce but est accompli quand l'artiste célèbre les « grands actes de l'espèce humaine », notamment en consacrant des monuments publics aux grands hommes si chers au sculpteur. De telles visions font écho à un sentiment, largement répandu dans les cercles républicains, que les sociétés démocratiques devaient « exalter les âmes » pour parfaire la moralité du peuple et contribuer ainsi au progrès de tous.

Pierre-Jean DAVID d'ANGERS, « Lettre sur les arts », *La Revue du progrès*, vol. 1, n° 6, 1 avril 1839, p. 327-331. Texte intégral.

- 1 Vous souvenez-vous, mon cher ami, de nos longues conversations sur l'avenir des peuples, sur les moyens de rendre l'homme meilleur et par conséquent plus heureux ? Les arts trouvaient naturellement leur place dans cet échange de nos pensées ; dans ces épanchements de nos cœurs.
- 2 Ici, dans cette belle Provence, noble préface de l'Italie, sous ce ciel aimé, près du pays qu'ont illustré Raphaël, Léonard de Vinci, Michel Ange, je sens mon imagination s'exalter ; et ma pensée retrouve, doucement associée à votre souvenir, l'éternel sujet de nos entretiens.
- 3 Nous nous sommes demandé souvent, vous le savez, si les artistes seraient moins heureux, comme quelques-uns l'assurent, sous un gouvernement démocratique que sous une monarchie.
- 4 Ah ! sans doute, il faut que l'artiste ne trouve pas trop d'amertume dans les préoccupations de la vie. Si ces hommes qui, sortis du peuple, consacrent leurs veilles à la représentation des grands actes de l'espèce humaine, et dont le berceau est presque toujours entouré de privations et d'infortunes, ne peuvent pas suivre en toute liberté l'inspiration qui les guide ; s'il faut qu'ils partagent leurs pensées entre les rêves de gloire et les soucis de l'existence, l'âme ardente qui les élèverait si haut retombera, se repliera sur elle-même ; ils cesseront d'être pénétrés de la haute mission qu'ils ont à remplir, et nul ne devra s'étonner si leur pensée, violemment courbée vers la terre par la pauvreté, reste indifférente à ces grandes questions de l'avenir des peuples et de l'émancipation de l'homme.
- 5 Mais serait-il possible, en effet, qu'il n'y eût chances de bonheur pour les artistes que dans un régime qui commence par leur demander l'abdication de leur dignité, et où l'homme de génie n'est admis aux faveurs que sous la livrée du courtisan ? Et quoi ! n'est-ce pas déjà une partie essentielle du bonheur que cette jouissance intérieure que les âmes fières tirent du sentiment de leur dignité personnelle déclarée inviolable ? Que dis-je ? Cette jouissance n'est pas seulement une partie du bonheur, et je me persuade volontiers que c'est une partie du génie.
- 6 Mais les artistes auraient moins de travaux ? Quelle erreur ! la liberté possède une force d'expansion immense. Le despotisme a besoin de corrompre les hommes pour les dominer, et d'éteindre, pour les asservir, en même temps que l'enthousiasme des grandes choses, le respect des grands hommes. Le gouvernement démocratique, au contraire, a besoin d'exalter les âmes, de mettre continuellement sous les yeux du peuple l'image des vertus qui peuvent l'entretenir dans le sentiment de sa grandeur.
- 7 Ainsi, dans les lieux où se traitent les affaires publiques, dans le palais où siègent les représentants de la nation, seraient peintes ou sculptées les pages de l'histoire, de nature à rappeler aux législateurs les devoirs de leur mission.
- 8 Dans le temple de la justice seraient représentés tous les actes de désintéressement et de courage qui ont honoré la magistrature.
- 9 Sous les péristyles des théâtres seraient placées les statues des grands poètes ; et sur la place publique les statues des rois, dont les cœurs furent aussi durs que la matière dont

est formée leur image, seraient remplacées par celles des hommes utiles à l'humanité. Carrière immense ouverte aux monuments et aux récompenses artistiques !

- 10 Et comme aucun gouvernement démocratique ne peut vivre sans imprimer à la société une puissante direction morale, la nécessité de faire un enseignement de la culture des arts rehausserait l'importance des artistes, et élargirait en même temps le cercle de leur action. Dans les villes et les villages, décorés par eux, la mémoire du bon et du beau prendrait une forme saisissable. Quel encouragement à la fois et quelle récompense pour les artistes, devenus ainsi les prêtres de cette religion si bien comprise par ceux des peuples anciens qui nous ont légué de grands souvenirs ! Les premiers dieux des Grecs étaient des héros.
- 11 Dans un tel ordre de choses, les artistes sans doute ne traîneraient plus dans les antichambres des princes une existence avilie.
- 12 Ils auraient même un juge sévère dans le peuple, qui demanderait quelques vertus à des hommes ainsi mêlés à la direction de ses destinées. Mais qu'y perdraient l'art et les artistes ?
- 13 « Que ceux qui sentent et qui comprennent la dignité de l'art sachent élever vers le Ciel leurs fronts inclinés. »
- 14 Non desperato mai veder lo Cielo. (Dante)
- 15 Certes, un artiste ne serait pas digne de ce nom si toutes les facultés de son âme n'étaient ébranlées lorsqu'il se trouve chargé de l'exécution d'un monument élevé à un grand homme par souscription des citoyens. Admirable moyen offert au prolétaire de témoigner de sa sympathie pour celui qui n'est plus, en joignant son obole aux offrandes du riche !
- 16 Mais comment et par qui seraient adjugés les travaux ? L'idée du concours paraît grande et démocratique à toutes les personnes étrangères aux arts : belle en effet en théorie, elle échoue presque toujours par la pratique. Tous les peuples ont essayé les concours dans des circonstances importantes sans recueillir de succès satisfaisants, d'abord parce que le génie d'un grand artiste ne peut s'astreindre à se renfermer dans les mesquines limites d'une esquisse qui ne peut servir que de simple note et doit recevoir d'immenses modifications, suivant la succession des nouvelles et différentes impressions de l'auteur ; ensuite parce que la lutte d'un concours ne peut convenir à un homme qui considère l'art d'un point de vue élevé, car, pour obtenir les suffrages de ses juges, il faut s'inspirer de leur opinion, du goût du jour, et ainsi le génie est comprimé, privé de cet essor d'indépendance qui peut seul faire enfanter des ouvrages dignes de l'admiration de la postérité.
- 17 Il s'établit dans les concours une lutte violente d'amour-propre qui nuit essentiellement à l'expansion de l'âme, sur laquelle le sujet devrait régner sans partage. Le but de l'art est trop haut placé pour qu'on le fasse ainsi descendre dans l'arène contemporaine ; ce sont les suffrages des générations futures qui doivent seuls faire battre le cœur de l'artiste : les ouvrages des grandes maîtres ne furent pas créés par le stimulant d'un concours.
- 18 La formation même d'un jury est impossible ; ceci est prouvé. Si quelques concours peuvent être tentés, ce sont ceux d'architecture et de gravure en médaille, parce qu'on a sous les yeux la chose positive. Si l'on voulait cependant pousser plus loin l'épreuve du concours pour la peinture et la sculpture, il faudrait choisir un certain nombre de ceux qui ont déjà donné le plus de garanties par leur talent, et leur faire exécuter le

sujet de la dimension qu'il devrait avoir réellement, puis exposer ces objets à la hauteur pour laquelle ils sont destinés ; les meilleurs ouvrages seraient conservés, les autres payés à leurs auteurs. Mais cela coûterait des sommes énormes, et par cette raison seraient impraticables ; puis, je le répète, les passions contemporaines sont bien injustes, et l'on peut attendre de jugement définitif que de la génération qui nous remplace.

- 19 Il n'est pour le gouvernement qu'un moyen d'avoir de bons ouvrages : qu'il s'adresse aux artistes dont la réputation est établie par une série de travaux remarquables. Son choix, d'ailleurs, pourrait être dirigé par les expositions qui font subir au talent des artistes l'épreuve du suffrage populaire.
- 20 Que vous semble, mon ami, du mode actuel d'exposition ? Que vous semble de cet immuable jury dont les artistes connaissent à peine les membres, et qui décide souverainement du sort, de l'avenir des artistes ? Les arts dans ce siècle et dans ce pays ont donc aussi leur monarchie de droit divin !
- 21 Pour moi, je voudrais que les expositions fussent permanentes ; qu'elles fussent renouvelées tous les six mois et ouvertes à tous les artistes, avec cette restriction toutefois qu'une commission spéciale serait chargée de repousser les ouvrages contraires aux mœurs, et à cette condition que chaque artiste ne pourrait exposer que deux tableaux. Ce système de liberté paraît-il dangereux ? Le juge-t-on propre à empêcher toute direction morale par les arts ? Craint-on qu'il n'aboutisse à enterrer les perles de Virgile dans le fumier d'Ennius ? Eh bien ! je voudrais, dans ce cas, que le jury destiné à prononcer sur l'admission des tableaux fût élu par les artistes.
- 22 Dans ma pensée, les travaux exécutés pour le compte de l'État ne devraient point faire partie des expositions. De pareils ouvrages ne peuvent être vus et appréciés qu'à la place qui leur est destinée et dans les monuments qu'ils sont appelés à embellir. Ce système aurait le double avantage de ne pas livrer à des artistes déjà suffisamment favorisés les meilleures places du salon, et d'obliger l'auteur à exécuter son œuvre pour l'endroit où elle doit figurer, sans sacrifier les exigences monumentales au futile honneur de plaire pendant quelques mois à un public de passage.
- 23 Tous les dix ans aurait lieu une exposition solennelle, où les ouvrages achetés par l'État, et ceux qui auraient plus particulièrement fixé l'attention publique, seraient de nouveau présentés à la nation, qui décernerait aux auteurs des récompenses dignes d'elle. On ne donnerait pas de prix ; car comment porter un jugement équitable sur la valeur relative d'ouvrages différents de sujet et de style ? (C'est par là que péchait la grande idée des prix décennaux.) On se contenterait donc de distribuer des récompenses ; et on les appellerait nationales, pour bien faire comprendre aux artistes que c'est à la nation, à elle seule, qu'ils doivent le bénéfice de leurs travaux, et qu'il est indigne d'eux de prostituer le génie reçu de Dieu à l'orgueil d'un Louis xiv ou au libertinage d'un Louis xv.
- 24 Ainsi les artistes auraient, eux aussi, dressé leur tribune au milieu de nous, et trouvé leur liberté de la presse.
- 25 Ô mon ami, que l'art est une grande et sainte chose, conçu comme le je le conçois ! Vivre d'une vie toute pleine d'enthousiasme et de poésie, et transformer en leçons utiles, en nobles enseignements, ces jouissances ineffables de l'âme ; animer des milliers d'intelligences de sa pensée traduite sur le marbre ou la toile ; se faire l'interprète de la publique reconnaissance, et écrire, à l'usage du peuple, les plus

vivantes pages de l'histoire de ceux qui méritent de ne pas mourir, quoi de plus doux, de plus glorieux, de plus digne d'envie !

- 26 Et à ce propos, il faut que je vous dise une idée que j'émis pour la première fois dans le salon de Goethe. Dois-je ajouter qu'elle fit impression sur toutes les personnes dont se composait la société de l'illustre vieillard ? Voici ce que c'est. On grave sur les monnaies l'image du roi régnant. À quoi bon ? Ne vaudrait-il pas mieux, à certaines époques fixes, choisir législativement un nombre déterminé d'hommes illustres appartenant aux générations éteintes, et dont les monnaies recevraient l'image ?
- 27 Des précautions faciles à deviner préviendraient l'altération des monnaies.
- 28 Il me semble que ce serait ennoblir la possession de l'argent. On mettrait ainsi à la disposition du peuple une sorte de médaillon circulant qui aurait pour lui toute l'utilité d'un cours d'histoire. Chacun porterait pour ainsi dire un Panthéon dans sa poche. Qu'en dites-vous, mon ami ? Cent hommes comme Parmentier valent bien un roi comme Louis xv, par exemple ; et il doit plus importer au peuple de connaître l'image de celui à qui il doit de ne pas mourir de faim, que la figure de celui qui a déshonoré et pillé la nation !
- 29 Mais cette causerie m'emporte trop loin. Vous écrire, c'est encore être près de vous.
- 30 Adieu.

Lire le texte original

INDEX

Index géographique : Provence, Italie

Mots-clés : Louis xiv, Louis xv, Panthéon, Virgile, Ennius, Dieu, Histoire, Peuple, Arts, Artistes, Œuvres, Nation, État, Démocratie, Monarchie, Institutions, Gouvernement, Législation, Enseignement, Instruction, Culture, Sentiments, Émotions, Jury, Concours, Exposition, Prix, Récompense, Démocratisation de l'art, Moralisation, République